

# Revue de presse

13 - 19 juillet 2009

ZULMA

# LE MATRICULE DES ANGES

Mensuel - Juillet-Août 2009

## En eaux troubles

Un classique des lettres  
cubaines, signé  
Enrique Serpa, sur fond  
de goélette, de contrebande,  
et de fraude fictive.

**D**ans les malles de l'Histoire, on retrouve de vieilles fripes ; on en sort aussi parfois de petits trésors. Le premier roman du Cubain Enrique Serpa, qui parut en 1938, et qui vient seulement d'être traduit en France, fait indubitablement partie de ceux-là. En arrière-plan de ce faux-vrai livre d'aventures, l'atmosphère des années 20 dans les eaux des mers du Sud et entre les frontières d'un triangle devenu mythique : Cuba -La Havane, le Mexique, les États-Unis de la Prohibition (l'Amérique du puritanisme et du grand banditisme - Al Capone, quelque part dans Chicago, est encore en train de courir, à l'époque). Au premier plan, un armateur mélancolique et pusillanime, dont l'équipage est en fait dirigé par un capitaine, Requin, et qui passe du commerce de la pêche à celui de la contrebande d'alcool. Ou comment un armateur, auquel un docteur a conseillé de prendre la mer et le large pour soigner sa neurasthénie (due, cela va sans dire, aux femmes et à l'alcool), se prend surtout à rêver d'un glorieux trafic. Tout le roman, à la première personne, raconte ce passage. Voilà pour l'histoire de ce livre qui se lit d'une traite comme un roman d'aventures, et dont le principal attrait est de camper des personnages très présents, grâce à des dialogues vifs, cruels et/ou drôles, qu'il s'agisse du bras de fer verbal du capitaine et du héros armateur dans un bar, le rusé capitaine parvenant à convaincre l'autre de changer de commerce (l'autre louvoyant et feignant, en vain, de ne pas comprendre, et parlant d'éponges et s'indignant, mais envieux au fond de cet homme véritable), ou du récit par le second de la goélette de la découverte que sa femme le trompait. Sans oublier le « dialogue » intérieur de l'armateur,

qui à travers l'eau trouble de sa mauvaise foi, voit parfois clair (le passage où il se décrit à lui-même son état au lendemain d'une cuite, quand on « lâche les amarres de soi » dans un voyage fictif et une « sorte d'onanisme interne », est superbe).

Ceci posé, il nous faut émettre deux réserves. D'abord, c'est un roman parfois trop bien léché, qui, notamment dans ses descriptions, fait penser à une aquarelle avec ses juxtapositions de verbes à l'imparfait et d'instantanés : la scène se fige, comme une photographie que l'on a prise de circonstance. Malgré la beauté de certaines « touches » (citons « le fragment de mer calme et sale, d'un vert éteint, qui se déployait comme une pupille chassieuse »), le tableau ne prend pas tout à fait. Ensuite, il n'évite pas quelques clichés : les femmes qui mangent l'argent des hommes, ou qui sont repoussantes par la sexualité qu'elles déballetent même dans la misère, c'est une histoire au long cours que tout « roman de marins » amplifie et répète à son tour. Mais le véritable charme de ce roman tient justement au fait qu'il n'est pas vraiment un roman de marins : l'armateur est conscient de sa lâcheté, et de ce qu'il joue l'aventurier - son imagination est tout aussi frauduleuse que son trafic. La mécanique romanesque est en marche : le petit compteur intérieur se met à faire des tours et à se créer des mythes. Exemplaire à cet égard est la fin, où l'on voit que Requin tire toutes les ficelles, et que l'armateur est le jouet d'une histoire fictive et rêvée dont il serait le héros. Exemplaire surtout l'entrée en matière : « La goélette s'appelait La Buena Ventura. Prononcé sur la terre ferme ce nom eût peut-être été dépourvu de sens ; en mer, vivier de toutes les superstitions, il prenait en revanche la valeur d'une prédiction salutaire. » La goélette, la bien nommée, et dont la croupe fait rêver les marins. Autant dire qu'elle est, dans *Contrebande*, la forme d'une vie en même temps que celle d'un fantasme. Comme un nuage qu'on redécoupe.

Chloé Brendlé

CONTREBANDE D'ENRIQUE SERPA  
Traduit de l'espagnol (Cuba) par Claude Fell  
Zulma, 327 pages, 20 € (en librairie le 20 août)

# LE MATRICULE DES ANGES

Mensuel - Juillet-Août 2009

## LE GOÛT ÂPRE DES KAKIS DE ZOYÀ PIRZÂD

*Traduit du persan (Iran) par Christophe Balaÿ. Zulma,  
220 pages. 18 €*

Les nouvelles rassemblées ici pourraient s'intituler **Couples/ Intérieur jour**. Zoyâ Pirzâd travaille son texte comme d'autres un scénario, et très vite cette écriture précise et économe sait imposer son rythme, du champ-contrechamp. Une écriture du fragment, qui avance par à-coups, au rythme parfois métronomique, à l'image de ces femmes qui tous les jours effectuent les mêmes gestes de nettoyage. « Elle sortit de sa chambre, rapporta le verre vide à la cuisine (...). Elle essuya le bord de l'évier qui n'était pas vraiment mouillé. Passa le torchon sur la banque, s'arrêtant au samovar. » De nouvelle en nouvelle surgit l'histoire d'un couple, avec des personnages différents, mais dont la rupture est imminente. Dans « Tâche », Leila traque la moindre souillure, devient experte en produits détergents, tandis qu'Ali son époux la trompe. « L'Appartement » s'ouvre sur Mahnaz incapable de satisfaire les maniaqueries d'un époux qui passe son doigt sur les tables dès qu'elle a le dos tourné, qui exige que, dans son placard, les chemises blanches soient séparées des chemises de couleur.

Ce mince prétexte, celui de la séparation, l'écrivain le déstructure, et le renouvelle systématiquement grâce à un méticuleux travail de mise en scène. Elle éclate littéralement le huis clos, le récit circulant de la cuisine, au salon, à la salle de bains. Une approche qui isole ces femmes poursuivant dans le geste itératif du récurage, du nettoyage, une tradition qui circonscrit l'existence à la maison. Simine, elle, s'est préparée pendant cinq ans au mariage avec son cousin Madjid, qui rentre d'Amérique. Elle a cousu, brodé draps et napperons, elle a appris à confectionner les *nan-e no-khodtchis* à la main. Mais Madjid revient d'un autre monde, où la femme a pris une autre place. Si les deux dernières nouvelles reprennent un processus narratif plus fluide et moins instantané, elles conservent ce goût pour le détail, pour le geste, pour l'objet : verre à thé entouré d'un fil d'or que l'on tient, broderie que l'on contemple, feuille qui tourne au creux de la main. L'image d'un Iran écartelé entre tradition et modernité, dans lequel le regard et la pensée se perdent.



© R. Gaillard

Virginie Mailles Viard

# la Croix

Quotidien - Jeudi 9 juillet 2009

## Des tableaux vifs et lumineux venus d'Iran

La vie amoureuse, l'attente, la famille..., petits détails quotidiens capturés à Téhéran par une plume simple, belle et efficace

**LE GOÛT ÂPRE DES KAKIS**  
**de Zoyâ Pirzâd**  
Traduit du persan  
par Christophe Balay,  
Zulma, 216 p., 18 €

Des nouvelles nées de la pointe ultra fine d'un pinceau soyeux; des tableaux qui s'animent au fil d'une intrigue qui en est à peine une: les récits de Zoyâ Pirzâd semblent saisir au vol la vie dans ce qu'elle a de

plus banal et de plus insaisissable. Telle une femme au balcon qui s'empare d'un passant pour lui inventer, à partir de quelques indices, un avenir et un passé. L'art d'un écrivain qui observe avant d'écrire. Ce recueil de cinq nouvelles publiées en Iran en 1997 est le troisième ouvrage paru en France (après *Comme tous les après-midi* et *Un jour avant Pâques* chez Zulma) de cette importante auteure iranienne. Dénominateur commun de ces récits: la vie de couple, les rapports amoureux, les attentes déçues, la nostalgie du temps qui fuit...

Rien de grandiloquent dans ces histoires de tous les jours dites avec une économie de mots délibérée: «*Je raie tous les adjectifs et j'épure, j'épure... le plus possi-*

*ble*», confie l'auteure, perfectionniste. La simplicité comme gage d'efficacité. Faire percevoir les imperceptibles mouvements de l'âme qui conduisent une femme déçue à s'éloigner de son époux est aussi fort que de rapprocher les effets de battements d'ailes d'un papillon de ceux de la tectonique des plaques. C'est l'écriture subtile et directe, sans commentaire ni digression, de Zoyâ Pirzâd.

**« Je raie tous les adjectifs et j'épure, j'épure... »**

Il ne manque pas d'humour à ces scènes pleines de vie, souvent construites sur des dialogues incisifs, tableaux qu'on imagine réalistes de la vie quotidienne

des Iraniens d'aujourd'hui: la difficulté de se loger, les liens familiaux, la vie à Téhéran... L'autonomie de la femme – et son versant négatif: sa dépendance à l'homme et à son argent – reste cependant le motif le plus apparent. Une femme souvent active, partagée entre le doute et la prise d'initiatives, entre le soin d'un foyer et le rêve de s'en émanciper. Une femme toujours pleine de ressources... Mais le beau récit d'une amitié entre deux hommes qui tiennent ensemble un restaurant, «*L'Harmonica*» achève de prouver, s'il était besoin, que l'écriture humaniste de Zoyâ Pirzâd exprime avant tout une tendresse profonde pour les gens de son pays.

GENEVIÈVE WELCOMME